

Voilà !...

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 14

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Voilà !...

O négociants, hommes d'affaires, banquiers, magistrats et autres gens pressés, qui usez et abusez du téléphone toute la journée, qui avez sans cesse la main à la manivelle d'appel pour communiquer avec vos amis, vos parents, vos fournisseurs, vos administrés ou vos clients ; avez-vous jamais cherché à vous rendre un peu compte de tout ce qu'il y a d'admirable dans cet appareil qui vous paraît si simple ?

Avez-vous songé au chemin qu'il a fallu parcourir dans le domaine de la science, dans l'étude de l'électricité et du magnétisme, et à tous les essais tentés avant d'arriver à de si beaux résultats ?

Donnez-vous un jour la peine d'ouvrir quelque ouvrage élémentaire sur le téléphone, lisez-en attentivement quelques pages, et vous tournerez peut-être la manivelle moins machinalement. Vous réfléchirez peut-être davantage à tout ce qu'il y a de merveilleux dans la transmission de vos paroles à des distances aussi considérables.

Nous n'essayerons pas de vous expliquer les phénomènes de l'électricité, ni ce qui se passe dans ce circuit qui vous relie par le fil métallique et par le sol avec la station centrale et vos correspondants ; ce serait trop long et trop difficile pour nous.

Mais nous nous permettrons de vous demander si en tournant si fréquemment la manivelle de la sonnerie d'appel, vous avez pensé quelques fois aux gens que vous mettez en haleine ; à ces quatorze ou quinze demoiselles de la station centrale toujours en éveil, toujours debout, et l'œil sur les clapets qui tombent lorsque vous leur demandez une communication. Les voyez-vous saisir avec vivacité le récepteur, vous répondre, placer la fiche au numéro de la personne avec laquelle vous désirez vous entretenir, prendre note de votre communication d'un rapide coup de crayon, tout cela en une demi-minute à peine, pour recommencer, avec d'autres abonnés ?...

Allez un peu, je vous prie, visiter la station centrale pour vous faire une idée du mouvement qui y règne toute la journée. De tous côtés et sans cesse un

instant, les clapets tombent et provoquent des dialogues qui se mêlent, se confondent de la façon la plus bizarre :

— Voilà. — Bien m'sieu. — Parfaitement. — Vous répond-on ? — On ne vous répond pas ? — Je vais rappeler. — Mais il n'est pas abonné. — La ligne est occupée. — Non, m'sieu. — Il y a erreur. — Rappelez dans un instant. — Etes vous là ?... — Je vous demande pardon, j'ai appelé deux fois, etc., etc.

On ne comprend vraiment pas, lorsqu'on assiste à la fiévreuse et fatigante besogne de ces jeunes filles, comment leur pauvre cervelle y tient, ni comment ce service peut se faire avec autant de régularité.

Ah ! si vous aviez vu cela pendant vingt minutes seulement, dans la matinée, alors que le mouvement commercial des courtiers, des banquiers, des hommes d'affaires, des hôtels, bat son plein, vous plaindriez sincèrement nos aimables téléphonistes. Vous useriez envers elles d'un peu plus d'amabilité, lorsque, par mégarde et dans ces moments de presse excessive, une fiche mal placée ou enlevée trop tôt coupe subitement votre conversation. Vous ne vous écrieriez pas avec impatience :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?... On m'a coupé !... Etes-vous là ?... Bête de téléphone !...

Et en avant la manivelle !

Le récepteur à l'oreille, il vous est sans doute arrivé d'entendre toute espèce de choses qui n'ont pas le moindre rapport avec ce que vous demandez :

— Comment va ta femme ? — Très bien, merci. — Avez-vous des Genève 3 % ? — Et le gaillard en question est-il toujours là ?... — Oui, malheureusement. — Vous faut-il des Italiens 5 % ? — Tu sais que Jules a un gros garçon ?... — Bah !... et tout va bien ? — A merveille ! Tu n'oublieras pas l'affaire des tramways, etc., etc.

Eh bien, nous sommes persuadé que mainte fois vous avez accusé ces demoiselles de ce caquetage, dont elles sont bien innocentes et qui vous arrive par induction, par l'influence de fils voisins sur le vôtre.

Du reste, prenez patience ; le fait ne se produira plus lorsque les améliorations projetées pour notre réseau seront effectuées.

Une recommandation, maintenant : N'abusez jamais du téléphone. Cette petite histoire, racontée dernièrement par un journaliste, vous dira pourquoi :

« J'ai eu l'occasion, disait-il, de visiter une maison d'aliénés. Le médecin qui m'accompagnait était un homme des plus aimables et des plus instruits. Successivement, il me fit voir tous ses pensionnaires. Il y avait là des fous de toute espèce, des fous tranquilles, des fous dangereux, des fous funèbres et des fous rigolos. Il me fit remarquer, entre autres, un homme, jeune encore et d'allure distinguée, qui se promenait tranquillement. A le voir, on l'aurait cru très raisonnable, car rien dans sa physionomie ne trahissait le moindre dérangement d'esprit.

» Soudain, le promeneur s'arrêta net. Il se frappa le front comme un homme qui vient d'avoir une idée, et se dirigea rapidement vers un mur. Là il appuya le doigt sur une aspérité et sembla attendre quelque chose.

» Ce quelque chose ne vint pas sans doute, car, au bout d'un instant, il renouvela le même geste. Nouvelle attente, nouvelle tentative. Et trois fois, quatre fois, dix fois, vingt fois, il recommença avec une grande patience. Cependant son front se plissait et son œil devenait mauvais.

» Et il continuait à appuyer son doigt par des mouvements de plus en plus rapprochés. En même temps, il tendait l'oreille comme un homme qui espère entendre un bruit quelconque. Evidemment, il appuyait sur un objet et comptait sur un résultat. Evidemment aussi ce résultat ne se produisait pas. Et peu à peu ses yeux s'injectèrent de sang, ses veines se gonflèrent, son impatience se transforma en fureur, et il se mit à hurler d'une façon terrible !

» J'avoue que mes cheveux se hérissèrent sur ma tête et que je reculai instinctivement.

» — Mais enfin, m'écriai-je, qu'est-ce que c'est que ça ?

» — Ça ? me répondit le docteur, c'est un malheureux qui a trop téléphoné ! »

Ce triste récit nous dit assez qu'il ne faut user du téléphone que modérément. En agissant ainsi, nous allégerons la pénible tâche de ces demoiselles, et nous ne nous exposerons pas à pousser du doigt les aspérités d'un mur.

L. M.

Camille Flammarion.

Nous pensons qu'après les remarquables conférences données à Lausanne et à Genève, conférences qui ont pris au milieu de nous l'importance d'un petit événement, nos abonnés liront avec intérêt quelques détails biographiques sur l'illustre astronome

M. Flammarion est né à Montigny-le-Roi (Haute-Marne), en 1842. Il vint achever à Paris les études qu'il avait commencées au petit séminaire de Langres, fut attaché dès 1858 à l'Observatoire de Paris, en qualité d'élève astronome, et fit partie, pendant quatre ans, du Bureau des Longitudes pour le calcul de la connaissance des temps. Il quitta dès lors l'Observatoire et se fit connaître en publiant la *Pluralité des mondes habités* (1862), ouvrage qui obtint le plus brillant succès.

A partir de ce moment, le jeune savant s'est voué à la vulgarisation des sciences, et l'a fait avec un talent qui lui a valu une précoce réputation. Devenu, en 1862, un des collaborateurs les plus actifs du *Cosmos*, M. Flammarion fut chargé, trois ans plus tard, de rédiger la partie scientifique du journal le *Siècle*. Vers la même époque, il se mit à faire sur l'astronomie des conférences populaires, qui ont été très goûtées. En 1868, il fut nommé président du jury dans la section des sciences à l'exposition maritime du Havre, reçut de M. Duruy le titre d'officier d'académie, et opéra plusieurs ascensions aérostatiques, dans le but d'étudier la direction des courants aériens et l'état hygrométrique de l'air.

M. Flammarion est un écrivain distingué, au style alerte et facile, un savant d'un incontestable mérite, mais qui se laisse entraîner parfois, par excès d'imagination, dans des rêveries mystiques, dans des hypothèses purement chimériques, qui sortent complètement de la science pure.

M. Flammarion a fait présenter à l'Académie des sciences, le 11 août 1870, un important travail sur la rotation des corps célestes. On sait que les révolutions des planètes autour du soleil ont été expliquées par Képler. Il n'en est pas de même des mouvements de rotation. Jusqu'ici on n'en avait point donné l'explication, et ils étaient restés en dehors des lois générales du système du

monde. La Terre tourne en 24 heures, Jupiter en 9 heures 55 minutes, Saturne en 10 heures 16 minutes, etc. ; mais les astronomes n'avaient pas encore découvert la cause de ces différences de vitesse. C'est à M. Flammarion qu'en revient l'honneur. Ses calculs l'ont conduit à cette loi simple : *Le mouvement de rotation des planètes est une application de la gravitation à leur densité respective.*

On doit à M. Flammarion de très nombreux ouvrages scientifiques, très répandus, et traduits dans toutes les langues.

Onna recliamachon.

On monsu avâi eingadzi dou z'ovràï à la dzornâ po fèrè on travau deïn sa campagne. Volliâvè fèrè on cheindâi po sè promenâ deïn on bou; et po ceïn, faillâi copâ cauquiès pliantès, traïrè dâi bossons, petsi on pou iô y'avâi dâi bossès et portâ la terra iô y'avâi dâi crâo, po qu'on pouèssè allâ à pliat. C'étaï on bin galé ovradzo, et y'eïn avâi po on part dè senannès.

Yon dâi z'ovràï avâi traï francs cinquanta per dzo, et l'autro traï francs. Stu derrâi, que n'avâi pas su, quand s'étaï eingadzi, dièro on baillivè à l'autro, fut on bocon eingrindzi quand sut l'affèrè; et coumeint lo toupet lài manquâvè pas et que l'avâi prâo dè boutafrou, ye va on dévai lo né, à la fin dè la dzornâ, vai lo monsu, po recliamâ.

— Noutron maitrè ! se lài fâ, yé oquiè à vo derè, estiusâdè mè ! mon camarâdo François gâgne traï francs cinquanta per dzo; et mè, que travaillo po lo mein atant què li, n'é què traï francs. Mè seimbliè que ceïn n'est pas tant justo et qu'on porrà bin gâgni atant l'on què l'autro.

— Vo z'âi réson, se repond lo monsu à l'ovràï, qu'étaï dza tot conteint; vo z'âi dianstre bin réson; assebin, du z'ora, François arâ traï francs, coumeint vo !

On drôlo dè remîdo.

Quand l'est qu'on dit que y'a dâi lulus que preïgnont dâi pétubliès po dâi lanternès, c'est po fèrè comprendre que clliâo gaillâ sont dâi tabornîo.

Eh bin, vaitsè z'eïn iena d'on tadiè dè cllia sorta :

Sa fenna étaï tant malâda, que faillu modâ queri lo mâidzo po savâi ceïn que l'avâi et po tâtsi dè la soladzi et dè la gari. Cllia pourra fenna avâi tant dè firva que le canfarâvè deïn son lhi coumeint 'na soupa que borbottè, et lo mâidzo, quand l'a z'ua vussa, a écrit on ordonnance po l'apotiquière et fe ào gaillâ :

— Et il faudra, à part ceci, lui donner à sucer des morceaux de glace...

Cauquiès dzo ein après, lo mâidzo revint po vairè coumeint ceïn allâvè, et

trâovè l'hommo que tsapliâvè dâo bou dévant la mâison.

— Et puis, comment ça va-t-il, se fâ ?

— Oh ! ceïn ne va rein tant bin, repond lo gaillâ, et du qu'on lài a baillî à suci ceïn que vo no z'âi de, l'a la gâola tota ein viva tsai.

Lo mâidzo va ceïn vouâiti, et tot ébâyi dè lài vairè la botse tot einsagnolâie, ye dit à l'hommo :

— Avez-vous encore de cette glace que vous lui avez donnée à sucer ? Allez m'en chercher !

Lo tâdiè va deïn on autro pâilo, et rapportè... on meriâo ébrequâ.

Tante Toc-toc !

Tantôt, en feuilletant un vieil album de famille, j'ai revu son portrait, un peu pâli, un peu jauni peut-être, mais tout souriant encore, en sa franche cordialité inoubliable.

Si les atours sont démodés, si les traits ne s'accusent plus très nettement et semblent s'effacer en une incertitude de rêve, l'image réveille, néanmoins, d'exquises réminiscences, soudainement évoquées par le cœur, ce magicien incomparable !

Et tout un coin de passé reparaît, un coin charmant de passé d'enfance qui reste bien vivant parmi les choses mortes d'une époque déjà lointaine.

Oui, c'est ainsi qu'elle était, autrefois, cette chère tante aimée, avec sa bonne figure avenante, ses longs bandeaux de cheveux grisonnants, et son large chapeau orné de plumes superbes qui excitaient notre admiration juvénile. C'est ainsi qu'elle était : simple, douce, expansive, et très digne cependant, presque imposante même, à ses heures.

Nous passions chez elle une partie des vacances, mon cousin Fernand et moi. Et nous adorions cette femme si naturellement aimable, providence des pauvres, bienfaitrice des enfants. Certes, elle nous payait de retour, généreusement, avec usure. Oh ! comme elle les aimait, ses neveux, et qu'à merveille elle s'entendait aux gâteries raffinées ! Chaque jour, des primeurs, des crèmes, des bonbons exquis, des fruits appétissants. Pour nous, le beau jardin ensoleillé rempli de jolies fleurs qui s'emparaient en les fraîches matinées; pour nous, les salons confortables quand la pluie tombait et que le vent faisait rage au dehors. Partout l'on pouvait courir, chanter, s'ébattre librement en l'hospitalière demeure: tante Toc-toc souriait toujours et ne grondait jamais.

Pourtant — la perfection n'étant pas de ce monde — l'excellente femme avait un petit travers, un tout petit, un tout petit.... Levée dès l'aube, elle ne pouvait laisser dormir personne : c'était en vérité un réveille-matin. Oh ! quel malin plaisir elle prenait à mettre fin, brusquement, au sommeil des domestiques et des servantes, non moins impitoyable pour ses chers neveux !

Or, en bons collégiens, nous aimions faire la grasse matinée, et les réveils en sursaut, rappels des levers matinaux de la période scolaire, nous inspiraient une répugnance instinctive.

A plusieurs reprises, discrètement, nous l'avions avoué presque à notre bienfaitrice